

Le Canard

MONTREAL, 8 DEU 1883.

Le CANARD paraît tous les samedis. L'abonnement est de 30 centimes par année, invariablement payable d'avance. On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an. Nous le vendons aux agents huit centimes la douzaine, payable tous les mois.

Vingt par cent de commission accordée à toute personne qui nous fera parvenir une liste de cinq abonnés ou plus.

Annances : Première insertion, 10 centimes par ligne; chaque insertion subséquente, cinq centimes par ligne. Conditions spéciales pour les annonces à long terme.

Mons. A. H. Gervais, de Haverhill, Mass. est autorisé à prendre des abonnements.

A. FILIATRAULT & C^{ie}, Editeurs-Propriétaires, No. 8 Rue Ste. Thérèse. Boite 395.

A NOS ANCIENS ABONNÉS

La nouvelle disposition concernant le prix de l'abonnement au CANARD ne s'applique pas aux anciens abonnés.

Nous expédions cette semaine tous les comptes à nos abonnés retardataires, et ceux qui ne paieront pas subitoto seront impitoyablement poursuivis.

CAUSERIE

Il y a longtemps, bien longtemps, chers lecteurs, que je me dis toutes les semaines. "Il faudra pourtant que je traite cette question là." Et toujours, au dernier moment, j'hésite et je la remet à plus tard. C'est que voyez vous, c'est une question assez délicate et je sens que je vais blesser bien des sensibilités. Mais enfin, qui aime bien, châtie bien... Et puis nous sommes pendant le temps de l'Advent, et c'est le moment ou jamais de vous faire faire pénitence.

Préparez-vous donc, chers lecteurs, à vous entendre dire de grosses vérités, je vais vous parler de la ridicule manie que nous avons de singer en tout et partout nos concitoyens d'origine anglaise. On a dit: "l'anglicisme, voilà l'ennemi," moi, je dirai: "l'anglomanie, voilà le véritable ennemi."

"Je n'ai pas l'habitude, disait un jour le spirituel Pierre Véron, de jeter à la tête de l'Angleterre, le surnom de *perfi le Albion*, et sans trouver qu'Hudson Lowe soit un personnage vraiment sympathique, j'estime qu'il commence à y avoir prescription pour les rancunes de Ste Hélène."

"Mais ce n'est point une raison pour user d'une coupable indulgence à l'égard des ridicules de nos voisins, surtout quand ces ridicules menacent de nous envahir peu à peu."

Ces paroles du chroniqueur français peuvent s'appliquer parfaitement à mon cas avec cette différence que chez nous les ridicules anglais ne menacent pas de nous envahir, mais qu'ils nous ont bien et dûment envahis.

On se plaint, on orie partout que les anglais nous éraient, qu'ils nous mettent le pied sur la gorge et que bientôt notre nationalité sera confondu avec la leur. C'est vrai et on a raison de le dire; mais où sont les coupables? Quels sont ceux qu'il faut accuser de ce malheur qui nous menace et qui deviendra bientôt une réalité si nous ne nous hâtons pas d'ouvrir les yeux? N'est-ce pas nous mêmes? Ne sommes nous pas, par la stupide apathie qui nous distingue nos plus dangereux ennemis? Nous orions bien haut, nous lisons sur toutes nos bannières: Nos institutions, notre langage et nos lois!!! Quelle dérision! Entrons un peu, chers lecteurs dans les petits détails de la vie et nous allons voir ce que les Canadiens en font de leurs institutions, de leur langage et de leurs lois!

De nos jours on ne cherche plus à

paraître ce que l'on est, on veut avoir l'air ang'ais partout et toujours.

Qu'y a-t-il au monde de plus souverainement ridicule que les modes anglaises? Eh bien! voyez nos gentlemen affublés du grotesque pantalon collant et de cet habit sans nom qui finit à l'endroit où les autres commencent à peine. Ils se croient arrivés au suprême degré de l'élégance, quand ils ont réussi à faire dire d'eux: "Voilà des jeunes gens *swell*, ils ont tout-à fait l'air anglais!"

Et cette jeune mère de famille, la voyez-vous se florer d'aise, quand, se penchant avec ses enfants elle entend murmurer autour d'elle ces mots bien faits sans doute pour satisfaire son orgueil maternel:

"Que ces enfants ont donc l'air distingué! ils ont l'air de petits anglais! Pauvres insensé! Pauvres uiais! Mais vous devriez vous trouver insultés de ces propos, au lieu de vous en enorgueillir sottoment."

On me répondra probablement qu'il n'y a pas malice et que c'est un vice d'éducation. C'est possible, mais pour l'amour de Dieu, hâtons nous d'y porter remède.

Là pourtant n'est pas le grand mal. Non seulement on tient à s'habiller à l'anglaise, mais on veut absolument parler anglais. J'ai déjà vu pis que cela. J'ai vu dans certaines circonstances plus d'un se rougir de sa langue et avoir honte de parler français. C'est triste, mais c'est vrai.

Entrons, lecteurs, si vous le voulez bien dans un établissement canadien français. Ici vous allez voir des *floor walkers*, des *cash*, des *checks* et si on a un compte à vérifier ou une addition à faire, vous allez entendre à peu près ceci: "*Two and two are four and three are seven*" "On va vous parler du *Ledger*, du *Diary*, du *cash book* etc., etc. Et ce assés révoquant, je vous le demande?"

J'étais un jour avec un ami dans le train qui va de Montréal à Québec. Nous arrivons à une station, la porte s'ouvre et un employé canadien-français comme nous, laisse tomber ce mot avec l'accent que j'indique de mon mieux: *Saint Scholastic!* Mon ami l'arrête et lui dit avec un grand sérieux: "qu'est ce que vous dites? Comment nommez-vous cette station?"

"Sainte Scholastique, répond l'employé un peu surpris."—Tiens! reprend mon ami, vous êtes Canadien, pourquoi ne parlez vous pas français? —"C'est pas la coutume, monsieur."

Voilà n'est-ce pas une réponse qui peint bien la situation. Ce n'est pas tout; un canadien a une lettre à écrire à un anglais, je suppose. Vous croyez qu'il va l'écrire en français? Pas le moins du monde, il va se mettre l'esprit à la torture et il écrira des chefs-d'œuvre dans le genre du suivant: *My dear mister, I have need to see you this night for a business very pressed, and I will not have the time to go at you. Et then you have one minute whose you can dispose, you render to me one very grand service in coming yourself at me. I will wait you this night between eight and nine hours. Carry yourself well. My salutes to your woman, and to your interesting family*

Cette lettre, je ne l'invente pas, je l'ai là sous les yeux et je la conserve précieusement comme un spécimen de la bêtise humaine.

Vous me direz peut être que le pauvre diable dont il est question était bien obligé pour être compris d'écrire en anglais. C'est vrai, mais d'un autre côté, si nous écrivions toujours dans notre langue, nous forcerions bien les Anglais à l'apprendre. Nous répondent-ils jamais en français, eux?

Jamais. Et ils ont bien raison. Il ne faudrait pas croire que ceci est une preuve de notre supériorité. Pas le moins du monde. C'est tout simplement une preuve de notre aplatis-

sement devant l'élément anglais. Je sais et je me hâte d'ajouter qu'il y a de nobles exceptions, mais elles sont malheureusement si peu nombreuses qu'elles ne font que confirmer la règle générale.

Je n'en dirai pas davantage cette semaine; je ne parlerai de l'engagement qu'on a montré l'année dernière pour l'illustre et fameux Hanlon, ni des Clubs de croasse ou de raquettes que l'on fonde de tous côtés pour singer les anglais; non je ne dirai rien de tout cela et je me hâte de passer à un sujet un peu moins sérieux.

* * *

Un consommateur se présente l'autre jour chez un marchand d'huîtres de cette ville

- Avez-vous de belles caraquettes?
—Oui, monsieur.
—Dan la coquille?
—Oui, monsieur.
—Bien fraîches?

—Les plus fraîches que vous puissiez trouver à cette saison, monsieur. —Très bien; donnez-m'en une douzaine. Seulement je dois vous prévenir d'une chose. Je souffre d'une légère contraction des muscles de la gorge et quand je mange des huîtres il me prend quelquefois des accès épileptiques. Si la chose m'arrivait veuillez me transporter immédiatement au dehors et donnez moi un verre d'eau.

Le marchand promit de surveiller son client et lui donna les huîtres demandées. Les premières furent avalées sans encombre, mais à la douzième, il se manifesta chez le consommateur d'étranges symptômes. Les jambes du malheureux se contractèrent, son oeil devint hagard et il tomba sur le plancher comme une masse. La crise était venue. Le marchand le saisit sous les bras et suivant qu'il était convenu, se hâta de le porter sur le trottoir. Après l'avoir déposé soigneusement près de la porte, il retourna dans le restaurant pour aller chercher le verre d'eau dont son pauvre client avait besoin. Quand il revint, il ne fut pas peu étonné de ne trouver personne. Le rusé consommateur avait disparu comme par enchantement et les huîtres aussi.

* * *

Mot de la fin.

Un chasseur bien connu de Montréal était allé l'autre jour dans les files de Sorol pour faire une guerre à mort à tous les canards qui oseraient se présenter devant le canon de son fusil.

Il eut besoin de renseignements, et avisant un habitant qui passait, il s'informa de ce qu'il voulait savoir. Mais celui-ci ne semblait pas comprendre. Le chasseur après avoir inutilement répété sa question deux ou trois fois finit par perdre patience. "Mais vous êtes donc bête à manger du foin, s'écria-t-il."

—Ah! monsieur est bien bon de se retirer les morceaux de la bouche pour moi, répondit le naturel des champs de son air bonasse. Le chasseur disparut sans regarder derrière lui.

Un nez compromettant

C'était après le souper; M. X... alluma un cigare et se rapprochant de sa femme il lui dit en souriant.

—"J'ai entendu dire, mon amie, que les dames du quartier voulaient se constituer en association dans le but de promouvoir la grande œuvre de la tempérance, en sais-tu quelque chose?"

—Oui, j'ai assisté à la première assemblée.

—Tiens, il me semblait que tu ne croyais pas à la tempérance?

—J'y crois tellement, mon cher, qu'à propos de cette question, j'entends avoir mes coudées franches.

—Certainement, certainement, mais tu peux me dire au moins ce

que ces dames ont fait à cette assemblée.

—Elles se sont mêlées de leurs affaires, ce que ne font pas toujours certains hommes de ma connaissance.

—Voyons, voyons, ne prends pas la mouche et dis moi quelles étaient ces affaires.

—Eh bien, nous avons décidé d'envoyer une délégation au Conseil de Ville et naturellement nous avons été obligées de choisir nos délégués parmi les hommes.

—Ah! ah!

—Oui, et j'ai le regret de t'apprendre que ton nom a été suggéré.

—Ah! ah! j'en suis extrêmement flatté et je ne me savais pas si populaire parmi les dames.

—Ne te réjouis pas si vite. —Cependant ma chère, tu me permettras de croire qu'il y a lieu pour moi d'être enchanté de la chose.

—C'est moi même qui ai suggéré ton nom.

—Vraiment?

—Oui, mon cher. Je me suis levé et j'ai dit à l'assemblée que si l'on pouvait s'assurer les services du nez de M. X... notre cause était gagnée. "On n'aura, ajoutai je, qu'à promener le nez en question par toutes les rues de la ville pour montrer les terribles conséquences de l'ivrognerie, et le soir nous pourrions l'accrocher à la porte de la salle de nos délibérations; il fera l'effet d'une lumière rouge dans une lanterne. La question fut mise aux voix et perdue, parce qu'il parut impossible de se servir du nez sans avoir le porteur et le tout fut trouvé trop compromettant. Dis-moi, maintenant si tu te crois toujours aussi populaire parmi les femmes?"

Le malheureux X... ne répondit pas, mais il faillit avaler son cigare de dépit.

Correspondance

La lettre suivante a été reçue trop tard pour paraître la semaine dernière; mais nous croyons que nos lecteurs nous sauront gré de ne pas l'avoir mise au panier:—

La Présentation Mars 21

bien cher amens
ge se mouvant de liberté pour te donné de menotte qui son a-és bon vois asés lontan que tu ten forme de mois par lètres que ten voi a chévous s'est talenbes qui mas nas donné de ténouvelle qui mas fais bacoup plaisir ge pensait que tu pensait plus amois de puis que tu aitat parti mais tu de mande si gé changés didé de puis que tu est parti Mais Non gé pas changés didé gé téjour pensés a toi ge suis bien pènes de voir que tu ten vien pas bien vite épuis que tu méoris pas mai ge peu que tu vas méorira a lareponse de ma laite que ge ten vois e réponmoi tu me répon envoismois ton patrait ge pen bien que tu est bien changés de puis que tu parti a lotre laite ge ten foires le mien mon portait ge termine ma laite en te demandant une réponse de malaite si cest to fais plaisir au plus vite que tu pourra si tu est pas capables toi même il do avoir dderiven que tu tiffa mais il mondi si tu voulais tu uéoriras repoumois bien têt ge te donne mille baisés sur mon cœur que la fleur de ton cœur se réunis en vertoi bien aimé sur moi tendues pour moi tu adressera talaito come scsi

La Présentation

Entre bohèmes, d'après le "Mas-que de fer!"

—Ça te ferait-il plaisir de déjeuner avec moi?

—Oui.

—Eh bien! fais mettre un couvert de plus, dans un quart d'heure je suis chez toi.

(A continuer.)